

GRADUATE STUDENTS — ÉTUDIANTS DIPLÔMÉS

ALORS - QUE PEUX-TU FAIRE AVEC ÇA ?

Alors que je m'installe pour rédiger cet article, nous sommes au début de décembre et la saison des Fêtes approche à grands pas. C'est aussi le temps des courses de dernière minute, des célébrations de fin d'année dans les divers départements et des nombreuses copies à corriger. Pour de nombreux étudiants, il s'agit de la première fois qu'ils retournent à la maison auprès de leur famille depuis des mois, peut-être même une année entière. Inévitablement, les étudiants de partout au pays devront expliquer inlassablement à leurs parents et amis qui occupent de « vrais emplois » ce à quoi ils travaillent et pourquoi ils y consacrent autant de temps. Après avoir prétendu avoir compris, ou peut-être tout simplement avoir jeté un regard vide d'intérêt, les parents ou les amis posent la terrible question : alors — que peux-tu faire avec ça?

En dépit de mes nombreuses tentatives pour éviter la question, il s'agit d'un sujet auquel j'ai beaucoup pensé (et qui m'a inquiété) au cours de mes quatre années d'études au programme de doctorat à l'université de York. Nous sommes formés pour être professeurs universitaires et pour la plupart des étudiants en histoire, il s'agit là sans contredit de l'objectif ultime. Même si le marché de l'emploi s'est certainement élargi depuis le début des années 1990, la réalité est que ce ne sont pas tous les diplômés qui obtiendront un poste conduisant à la permanence. Il y a également des étudiants qui ne veulent tout simplement pas rester dans le milieu universitaire. Peut-être n'ont-ils jamais voulu être des universitaires. Peut-être qu'ils voulaient être professeur lorsqu'ils se sont inscrits à la faculté des études supérieures et qu'ils se sont rendu compte qu'ils n'avaient pas la passion nécessaire pour survivre à la mentalité publier-ou-périr. Peut-être ont-ils découvert qu'ils détestaient l'enseignement. Ou bien, qu'ils ont passé des années à enseigner à contrat et qu'ils décident finalement que cela n'en vaut plus la peine. Peu importe la situation, de nombreux étudiants devront affronter la vie à l'extérieur de la tour d'ivoire.

Décider de ne pas demeurer au sein du milieu universitaire peut-être tout aussi épouvantable que d'affronter l'éreintante recherche d'un emploi universitaire. À part l'histoire publique, il y a très peu d'information offerte aux étudiants sur le sujet lors de leur séjour aux études supérieures. Les étudiants passent souvent directement du premier cycle aux cycles supérieurs sans prendre de pause, et ils sont alors inquiets du fait d'avoir peu d'expérience de travail (à part un poste d'assistant, bien sûr) par rapport à leurs pairs. Ils peuvent

avoir le sentiment d'avoir consacré peu de temps au réseautage dans les autres milieux, puisque leur thèse et leur poste d'assistant occupent tout leur temps. Ils peuvent craindre que les employeurs soient d'avis qu'ils sont trop instruits, et qu'ils leur coûteront trop cher, ou qu'ils ne font qu'attendre le moment où un poste conduisant à la permanence soit disponible.

L'an dernier, j'ai eu l'occasion d'assister à un atelier offert par *University Affairs* dans le cadre du Congrès des sciences humaines à Saskatoon. J'espère que l'information que j'y ai obtenue pourra servir aux autres étudiants diplômés comme point de départ pour considérer la vie à l'extérieur du milieu universitaire.

Le premier atelier, intitulé « *Dr. Who? Marketing Your Skills beyond Academia* », était conçu pour montrer aux étudiants diplômés qu'ils ont acquis de précieuses compétences aux études supérieures et que celles-ci intéressent les employeurs. Selon des études américaines, ces compétences comprennent la communication orale et écrite; l'entregent; la capacité à travailler en équipe; la capacité de travailler avec un minimum de supervision; la fiabilité; l'initiative; la motivation et l'adaptabilité. Les autres compétences dites « transférables » comprennent la capacité d'analyse; la capacité de faire la synthèse d'une grande quantité d'information complexe; les aptitudes à enseigner; le leadership; les aptitudes organisationnelles; l'attention au détail et les aptitudes à la gestion. Nous avons travaillé en groupes afin d'explorer les façons dont nos activités spécifiques aux études supérieures nous ont permis de développer de telles aptitudes. Ainsi, mon groupe s'est concentré sur le poste d'assistant à l'enseignement. La préparation des plans de cours démontre des aptitudes organisationnelles. Présenter un cours à un petit groupe démontre la capacité de parler en public et l'habileté à transmettre des idées nouvelles et complexes à des débutants. Rencontrer des étudiants exige de l'entregent, la capacité de résoudre des conflits et des problèmes. Finalement, l'équilibrage de son temps entre l'enseignement et la recherche menant à la thèse démontre la capacité de gérer son temps efficacement. Le meilleur conseil que j'ai retenu est le suivant : il faut moins miser sur le contenu de sa recherche (même si vous êtes d'avis qu'il s'agit de la chose la plus fascinante au monde) et davantage sur les aptitudes transférables que vous avez acquises en faisant votre recherche.

Le deuxième atelier était un débat qui réunissait cinq individus, tous détenteurs d'un diplôme d'études supérieures, mais ne travaillant pas au sein du milieu universitaire. À plusieurs égards, cet atelier a été plus utile que le premier, puisqu'il ouvrait une fenêtre sur la réalité de la recherche d'un emploi à l'extérieur du milieu universitaire. Le premier participant était un politicologue qui avait enseigné et publié avant de travailler au ministère de la Santé et au Bureau du Conseil privé. Le deuxième avait une maîtrise en littérature anglaise et travaillait comme réviseur aux presses de l'université McGill-Queen's. Le troisième avait un doctorat en littérature de la Renaissance et avait travaillé dans le secteur des organismes sans but lucratif comme administrateur et à la Défense nationale avant de passer au Programme d'aide à l'édition savante de la Fédération canadienne des sciences humaines. Le quatrième avait un doctorat en histoire canadienne et était employé comme historien aux Affaires étrangères. Le dernier avait une maîtrise en sociologie et travaillait à la Défense nationale.

Ces présentateurs nous ont prodigué de très bons conseils. Ils ont confirmé notre discussion du matin — ce que vous avez étudié à l'université est moins important que l'accent qu'il faut mettre sur les compétences acquises et sur la façon de les présenter aux employeurs. Le réseautage, dans tout domaine d'emploi, est la clé. Vous ne savez jamais qui sera en mesure de vous décrocher l'emploi que vous désirez — même une personne du milieu universitaire! La plupart ont insisté sur le fait que mettre le pied dans la porte est l'étape la plus difficile dans la recherche d'un emploi et que vous serez peut-être forcé d'accepter un poste de niveau inférieur afin d'y arriver, en particulier en raison des politiques internes d'embauche (particulièrement au sein du gouvernement). L'historien aux Affaires étrangères a indiqué

qu'un emploi temporaire semble bien être la meilleure façon d'entrer à la fonction publique. Deux autres présentateurs ont indiqué qu'ils continuaient à faire de la recherche et à publier, mais qu'ils appréciaient le faire davantage maintenant qu'ils ne subissaient plus la pression qu'ils ressentaient dans le milieu universitaire. Ils ont tous voulu insister sur le fait qu'il y a du travail intéressant, stimulant et important à l'extérieur du milieu universitaire, et que les étudiants ne sont pas des ratés ou des nuls s'ils n'optent pas pour un emploi universitaire.

Ces ateliers m'ont permis de découvrir des façons de considérer les compétences concrètes que j'ai développées aux études supérieures et m'ont aidé à me calmer les nerfs — du moins temporairement. J'ai aussi appris que je ne suis pas seule : la pièce était pleine d'étudiants diplômés qui ne souhaitaient pas nécessairement demeurer dans le milieu universitaire. La plupart des départements d'histoire offrent des ateliers sur des sujets comme la recherche d'un emploi dans les universités, la publication et la présentation de conférences. La vie à l'extérieur du milieu universitaire (et au-delà de l'histoire publique) devrait faire partie de ce débat, en particulier depuis l'augmentation importante des inscriptions en Ontario. Peut-être bien alors que nous pourrions tous rentrer à la maison confiants et raconter à nos parents et amis ce que nous pouvons faire avec un doctorat en histoire.

Heather Steel

Chargée de la liaison entre
les étudiants diplômés et la SHC

SO — WHAT CAN YOU DO WITH THAT?

As I sit down to write this article, it is early December and the holiday season is fast approaching. This means frantic Christmas shopping, departmental holiday parties, and lots of marking. For many students it is the first time they will be going home and seeing their relatives in months, maybe an entire year. Inevitably students around the country will have to explain repeatedly to relatives and friends with "real jobs" what they are working on and why it is taking so long. After pretending to understand, or perhaps simply giving a blank look, the relatives or friends then ask the dreaded question: so — what can you do with that?

Despite my attempts at avoidance, it is a topic that I have thought (and worried) a lot about during my four years in the

PhD programme at York. We are being trained to be university professors, and for most history students this is undoubtedly the ultimate goal. While the job market has certainly opened up since the 1990s, the reality is that not everyone who graduates will get a tenure-track position. There are also students who simply do not want to stay in academia. Perhaps they never wanted to be an academic. Perhaps they wanted to be a professor when they entered graduate school and then realized they didn't have the passion to survive the publish-or-perish mentality. Perhaps they learned they hate teaching. Or they have spent years contract teaching and finally decide it is just not worth it anymore. Whatever the situation, many students will have to face life outside the ivory tower.

Deciding not to remain in academia can be just as scary as facing the gruelling academic job search. Outside of public history, there is not much information available to students on this topic during their stay in graduate school. Students often go straight from their undergraduate degree to both their graduate degrees without taking a break, and therefore worry about having little job experience (outside TAing, of course) compared to their peers. They may feel that they have had little time to network in non-academic circles, as the dissertation and TAing takes up all their time. They may worry that employers will feel they are too educated, and thus will cost too much money, or that they are just biding their time until that tenure-track position comes up.

Last year, I took the opportunity to go to a workshop offered by University Affairs at the Congress of the Social Sciences and Humanities in Saskatoon. I hope the information I learned will be valuable to other graduate students as a starting point for contemplating life outside the academy.

The first workshop, entitled “Dr. Who? Marketing Your Skills beyond Academia,” was designed to show graduate students that they have actually acquired valuable skills during graduate school that are in demand by employers. According to American studies, these skills include oral and written communication; interpersonal skills; ability to work as a team; ability to work with minimal supervision; dependability; initiative; motivation; and adaptability. Other so-called “transferable skills” include analytical ability; ability to synthesize large amounts of complex information; teaching skills; leadership; organizational skills; attention to detail; and managerial skills. We worked in groups to explore the ways in which our specific activities in graduate school developed these skills. For example, my group focussed on being a teaching assistant. Preparing lesson plans shows organizational skills. Actually running a tutorial demonstrates proficiency at public speaking and the ability to translate new and complex ideas to beginners. Meeting with students engages interpersonal skills, conflict resolution and problem solving. Finally, balancing teaching with dissertation research demonstrates the ability to manage time effectively. The most important piece of advice was the following: focus less on your research content (no matter how much you think it is the most fascinating thing in the world) and more on the transferable skills you developed while doing that research.

The second workshop was a panel discussion involving five individuals who all have graduate degrees and do not work in universities. In many ways, this was more helpful than the first workshop, as we got a window into the reality of getting a non-academic job. The first panellist was a political scientist who taught and published before working in the Department of Health and the Privy Council Office. The second speaker had an MA in English Literature and worked

as an editor at McGill-Queen’s University Press. The third participant had a PhD in Renaissance Literature and worked in the non-profit sector as an administrator and in National Defence before moving to Fed Can’s Aid to Scholarly Publications Programme. The fourth presenter had a PhD in Canadian history and was employed as a historian at Foreign Affairs. The final panellist had a MA in Sociology and worked at National Defence.

From these presenters we got some key pieces of advice. They confirmed the discussion we had earlier in the morning — what you studied in university is less important than emphasizing the skills you gained and effectively presenting those skills to the employer. Networking, as with any field of employment, is key. You never know who may be able to get you hooked into your desired job — even someone in academia! Most emphasized that getting your foot in the door is the hardest part of the job search and you may have to take a lower level position in order to do so, particularly due to internal hiring policies (especially within the government). The foreign affairs historian commented that the temp route could be the best way to get into the civil service. A couple of the presenters commented that they still did research and published, but enjoyed it more as there was not the same pressure to publish as in a university job. They all wanted to emphasize that there is interesting, challenging, and important work outside of the university, and students are not failures or somehow defective if they do not want to get an academic job.

These workshops showed me ways in which I can think about the concrete skills I have developed in graduate school and helped calm my nerves — at least temporarily. I also learned that I am not alone; the room was full of graduate students not necessarily hoping to stay in academia. Most history departments offer workshops on topics such as finding an academic job, publishing, and conferencing. Life outside of academia (and beyond public history) should be part of that conversation, particularly as enrolments in Ontario are dramatically increasing. Maybe then we can all go home and confidently tell our family and friends what we can do with a PhD in history.

Heather Steel

CHA Graduate Student Liaison